

Brodeuses de Eléonore Faucher
Anatomie de l'enfer de Catherine Breillat

Fabien Philippe

Numéro 119, octobre–novembre 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6823ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Philippe, F. (2004). Compte rendu de [*Brodeuses* de Eléonore Faucher / *Anatomie de l'enfer* de Catherine Breillat]. *24 images*, (119), 48–48.

BRODEUSES

de Éléonore Faucher

Le domaine de la couture se réserve de belles métaphores toutes liées à la narration. Que l'on parle d'un tissu de mensonges ou de paroles cousues de fil blanc, c'est toujours au récit que l'on s'intéresse. En mercière attentionnée, la cinéaste Éléonore Faucher embrasse à son tour la multiple symbolique de cet art dans son premier film, *Brodeuses*. Sa jeune héroïne Claire est enceinte mais refuse l'enfant à venir qu'elle considère comme un accident. Elle réussit à se faire embaucher par une couturière qui vient d'enterrer son fils. Réunies pour faire l'assemblage d'une robe, la première se bat contre un corps qui croît en elle tandis que la seconde n'accepte pas son deuil. En somme, l'une est pleine, l'autre vide, et à la manière des vases communicants, elles doivent trouver le juste équilibre. Puisque que du fil à la filiation il n'y a qu'un pas, Éléonore Faucher fait tourner la broderie autour de la création et de l'apprentissage pour revenir à un cinéma de la matière. La déclinaison et le montage des étoffes confèrent un aspect tactile à ses images, un relief inhabituel sur l'écran plat. De là l'attention intelligente de la cinéaste portée à la main de l'homme transformant la matière en objet, tout comme le fœtus de Claire se transformera bientôt en être à part entière. La terre devient culture et laisse pousser les choux que ramasse la jeune fille; les perles et les tissus assemblés modèlent la robe. Sous la main du chef opérateur Pierre Cottureau, l'hiver qui engourdit la région charentaise est à son tour sculpté, travaillé comme un peintre mélangerait les gouaches. Mais ce sont finalement toutes les surfaces possibles qui connaissent un traitement pointilliste : grain de peau, écorces sinueuses, pierres des vieilles bâtisses, ondulations des cheveux. Le récit enfle les matières brutes comme autant de perles. Et après avoir camouflé son ventre sous d'épais gilets de laine, Claire offrira sa peau blanche et tachetée au regard d'un garçon, parmi les herbes hautes. Alors que *Le cri de la soie* d'Yvon Marciano gonflait l'étoffe soyeuse d'une charge érotique, *Brodeuses* dégage ici une chaleur autre, cousue dans l'effleurement et la contemplation. Comme une entrée lascive dans l'hiver. Belle image qui nous redonne le goût du toucher et fait du bien à un cinéma français enclin actuellement aux comédies abrutissantes et bavardes. – Fabien Philippe



ANATOMIE DE L'ENFER

de Catherine Breillat

Quoi qu'en disent certains, Catherine Breillat n'est pas une féministe. Le Mouvement de libération des femmes dans les années 1970 ne l'a pas absorbée pour en faire l'une de ses chefs de file. Elle s'est plutôt éloignée de ce mouvement pour élaborer son propre questionnement identitaire. Avec *Anatomie de l'enfer*, la cinéaste achève un décalogue fondé sur un puits abyssal : le sexe féminin, un sexe qu'elle exhibe, triture, prolonge, confronte à celui de l'homme. Cette fois, une femme offre à un homosexuel de la regarder, pendant quatre nuits, par où elle n'est pas regardable, justement parce qu'il n'aime pas le sexe opposé. De porter son regard vierge sur cette anatomie de l'enfer qu'est la femme, cette « béance » intérieure, ce « royaume aspirant ».

Ce « cycle du sexe », commencé en 1976 avec les bourgeonements sexuels d'*Une vraie jeune fille*, va donc se clore sur la féminité mature de la comédienne Amira Casar. Breillat ne change pas son fusil d'épaule mais mûrit et affine son tir dans un décor quasi unique, une chambre à la blancheur moins clinique que celle de *Romance*, plutôt proche des couleurs des peintures religieuses italiennes. Un vestibule du crime où résonne l'écho de Georges Bataille, celui pour qui le désir est « l'approbation de l'amour jusque dans la mort » et auquel répond Breillat avec l'assassinat final de la femme par l'homme, après leur coït.

Mais comment montrer justement le non-regardable féminin, l'extrémité où culminent désir et mort ? Malgré la volonté de la cinéaste d'offrir un sexe sans complaisance, lié au sang et aux sécrétions, l'image semble mentir. Le ton monocorde des deux comédiens désincarne les corps et au bout du compte, l'anatomie de cet enfer devient une dissection discursive, une rhétorique filmée qui empêche la mise à nu. En adaptant son propre roman *Pornocratie* et en offrant sa voix off au personnage de Rocco Siffredi, son pendant masculin, Breillat use d'une littéralité ennuyeuse et bavarde qui détourne le regard, sujet même de son film. On aurait aimé que pour le dernier opus de son décalogue, Catherine Breillat se libère de la théorie pour mieux cerner des corps qui lui échappent encore. – Fabien Philippe

